



Bulletin d'Histoire Contemporaine de l'Espagne

52 | 2017

Manuel Tuñón de Lara (1915-2015)

Max gallo : *Histoire de l'Espagne franquiste* (Éditions Robert Laffont) – Jean Bourdarias et Jacques Idier : *La nouvelle Espagne* (Éditions du Mercure de France) – Brian Crozier : *Franco* (Éditions du Mercure de France) – César M. Lorenzo : *Les anarchistes espagnols et le pouvoir* (Éditions du Seuil, Collection « Esprit »). – Jean Bécarud et Gilles Lapouge : *Anarchistes d'Espagne* (Éditions André Balland)

Manuel Tuñón De Lara



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bhce/1080>

ISSN : 1968-3723

Éditeur

Presses Universitaires de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 336-339

ISSN : 0987-4135

Référence électronique

Manuel Tuñón De Lara, « Max gallo : *Histoire de l'Espagne franquiste* (Éditions Robert Laffont) – Jean Bourdarias et Jacques Idier : *La nouvelle Espagne* (Éditions du Mercure de France) – Brian Crozier : *Franco* (Éditions du Mercure de France) – César M. Lorenzo : *Les anarchistes espagnols et le pouvoir* (Éditions du Seuil, Collection « Esprit »). – Jean Bécarud et Gilles Lapouge : *Anarchistes d'Espagne* (Éditions André Balland) », *Bulletin d'Histoire Contemporaine de l'Espagne* [En ligne], 52 | 2017, mis en ligne le 09 octobre 2018, consulté le 23 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/bhce/1080>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2019.

Bulletin d'histoire contemporaine de l'Espagne

Max gallo : *Histoire de l'Espagne franquiste* (Éditions Robert Laffont) – Jean Bourdarias et Jacques Idier : *La nouvelle Espagne* (Éditions du Mercure de France) – Brian Crozier : *Franco* (Éditions du Mercure de France) – César M. Lorenzo : *Les anarchistes espagnols et le pouvoir* (Éditions du Seuil, Collection « Esprit »). – Jean Bécarud et Gilles Lapouge : *Anarchistes d'Espagne* (Éditions André Balland)

Manuel Tuñón De Lara

RÉFÉRENCE

Manuel Tuñón De Lara, « Max gallo : *Histoire de l'Espagne franquiste* (Éditions Robert Laffont) – Jean Bourdarias et Jacques Idier : *La nouvelle Espagne* (Éditions du Mercure de France) – Brian Crozier : *Franco* (Éditions du Mercure de France) – César M. Lorenzo : *Les anarchistes espagnols et le pouvoir* (Éditions du Seuil, Collection « Esprit »). – Jean Bécarud et

Gilles lapouge : *Anarchistes d'Espagne* (Éditions André Balland) », revue *Esprit*, n° 394, juillet-août 1970, p. 312-318.

- 1 De temps en temps nous assistons à une vague de publications qui confirme la permanence d'un intérêt pour des sujets espagnols dépassant de loin l'attraction pour le lieu des vacances.
- 2 Inversant la chronologie pour aborder le sujet par son côté le plus vivant et le plus actuel, commençons par le livre de Max Gallo, *Histoire de l'Espagne franquiste*. Cette œuvre vient remplir un vide non seulement dans l'édition française mais dans celle de tous les pays. Vide sans doute difficile à combler, tant en raison de la difficulté d'écrire une histoire scientifique sur des périodes très proches que des difficultés particulières à l'étude des sujets portant sur l'histoire contemporaine d'Espagne. Max Gallo part de la Guerre civile ; il étudie les hommes et les mouvements qui seront les clefs de voûte d'un état qui succédera à la République. Puis c'est la victoire, mais avec elle la répression, les difficultés économiques (la misère pour une majorité), les tractations pas toujours faciles avec des alliés comme Hitler et Mussolini. Non sans hésitations ni sans difficultés à l'intérieur de son équipe, Franco évite de s'engager dans la guerre aux côtés de ses amis Mussolini et Hitler (en échange de la « Division bleue » et d'autres concessions). Pourtant, en 1944-45, ce sera ce que Max Gallo appelle « *la noche negra du franquisme* » ; le régime se sent au bord de l'abîme ; on accommode ces formes du régime en même temps qu'on frappe sans pitié l'opposition et qu'on s'appuie sur la hiérarchie ecclésiastique. Si, en 1938, Munich signifie la fin de l'espoir pour les combattants de la République, en 1946 le discours de Churchill à Fulton sonne le glas de toute possible renaissance de la démocratie espagnole. La résolution de l'assemblée à l'ONU, en décembre de cette année-là, sera dépourvue d'efficacité. Le régime en profite pour accroître la répression et s'« institutionnaliser » (lois de référendum, de succession, etc.).
- 3 De 1947 à 1950 a lieu ce que Gallo appelle « la seconde victoire et l'absolution ». Mais 1950 porte déjà dans son sein les germes d'un développement industriel : une accumulation faite, à la manière du XIX^e siècle, au prix de la misère des ouvriers et des paysans, et une génération d'intellectuels qui ne sont plus d'« anciens combattants » de la Guerre civile.
- 4 C'est une période passionnante pour l'histoire que celle des années 1950-1956 en Espagne : l'accumulation des capitaux, l'inflation, les gros profits, l'alliance avec les États-Unis qui installent leurs bases, le Concordat avec le Vatican, l'entrée de l'Espagne à l'ONU ; mais, en même temps, la grève générale de Barcelone, les signes avant-coureurs de l'inquiétude étudiante et du catholicisme « conciliaire ». La crise de 1956-57 est étudiée dans un long chapitre : crise de la Phalange, de l'Université franquiste, des syndicats corporatistes... Les étudiants bougent, les grèves ouvrières se multiplient... mais ce n'est pas la fin ; le Pouvoir appelle à la rescousse des ministres et des hauts fonctionnaires appartenant à l'Opus Dei (octobre 1969 n'est donc pas une rupture avec le passé) et s'appuie toujours sur l'armée.
- 5 Vingt ans après la fin de la Guerre civile, le cycle opposition-répression recommence ; l'opposition s'amplifie, gagne de nouvelles couches, mais elle entraîne toujours le mécanisme répressif devant l'indifférence du reste du pays. Puis c'est la stabilisation économique –encore une fois sur le dos des travailleurs– et la relance à partir de 1961-62. Avec elle, les signes de la « nouvelle Espagne » : le tourisme et l'émigration ouvrière. Mais aussi les grèves massives (1962), les Commissions ouvrières, des masses catholiques avec le jeune clergé dans l'opposition. Développement économique, oui... mais exécution de

Grimau et des anarchistes Granado et Delgado. Développement oui, mais croissance de l'opposition. Après le référendum, Max Gallo peut écrire : « Rien n'est réglé en Espagne. » L'analyse lucide d'une économie dont les « plans » cachent mal le pouvoir des monopoles, l'analyse des forces et des faiblesses de l'opposition termine ce livre vraiment irremplaçable pour connaître l'Espagne contemporaine.

- 6 Certains chapitres sont particulièrement saisissants, non seulement pour le fond mais aussi pour la forme, un langage qui vous entraîne vers l'émotion, en même temps que vers la compréhension ; c'est le cas des pages consacrées aux mois de 1939 qui suivent la victoire des franquistes. Citons également les chapitres sur le carrefour de 1944-45 et ces « vingt ans après ».
- 7 « Il y a vingt ans, c'était la guerre civile, l'enfer visible des assauts et des bombes, Guernica, Teruel, l'Èbre... Année après année, défilé de la victoire après défilé de la victoire, le franquisme, par sa seule durée, est devenu l'habituel, le normal de l'Espagne pour l'Europe » (p. 302-303). Et « ce pays où l'on va et d'où l'on sort ne correspond plus aux schémas des dictatures héritées de la Deuxième Guerre mondiale. » L'auteur a eu la lucidité d'expliquer la « rénovation du franquisme face à une Espagne nouvelle dont l'avant-garde lutte sans répit contre lui » ; il s'écarte des lieux communs, de l'imagerie d'épinal dont on s'est servi – le plus souvent de très bonne foi – pour parler de l'Espagne.
- 8 L'apport historique de Max Gallo, c'est d'abord l'effort de « périodisation » de ces trente années. Ses recherches sur des personnalités phalangistes, sur l'existence d'un accord conclu à Hendaye entre Franco et Hitler, la prise de position en faveur de l'Allemagne de Don Juan de Bourbon en 1943 sont d'autres résultats d'un travail d'historien toujours appuyé sur des faits et des sources. Sans doute l'histoire de ce temps-là devra être refaite ou complétée le jour où les historiens pourront consulter les archives espagnoles et celles des grandes puissances à partir de 1945. Mais les sources dont on peut disposer dès maintenant (archives allemandes, statistiques et rapports économiques, mémoires, témoignages, presse) sont plus que suffisantes pour tracer les grandes lignes et désigner les problèmes cruciaux, comme l'a fait Max Gallo. Certes, on pourra ne pas partager telle ou telle appréciation de l'auteur ; personnellement, nous avons des réserves sur le rôle et la nature des classes moyennes dans la structure sociale. On peut toujours discuter ici et là. Il reste que nous sommes devant un apport de premier ordre à l'histoire contemporaine de l'Espagne.
- 9 D'un genre très différent, le reportage de Jean Bourdarias et Jacques Idier, *La nouvelle Espagne*, n'est pas dépourvu d'intérêt. D'ambitions modestes, ses premières pages font croire à une banalité sur les vacanciers, le tourisme, etc. Mais à partir du chapitre sur « la civilisation de la SEAT », vous lirez des informations et des réflexions très intelligentes sur l'Espagne de nos jours, sans que jamais le récit ne s'alourdisse et ne lasse. Les deux Espagnes – celle de « l'automobile pour tous » et celle des jeunes qui quittent les campagnes – les « deux églises » celle d'une certaine hiérarchie soumise au régime et celle que les auteurs appellent « l'église parallèle », celle du jeune clergé, d'Alfonso Comín, du Père Mariano Gamo (ce dernier toujours en prison), dont l'action est largement expliquée, et aussi des prélats « d'ouverture » tels que Mgr Cirarda et le cardinal-primat Mgr Tarancón.
- 10 L'actualité la plus brûlante (les chances du prince don Juan Carlos, héritier désigné du trône, le danger d'un régime de colonels et l'effritement de la Phalange) est traitée légèrement mais jamais superficiellement. Le ton devient émouvant quand il s'agit par exemple de l'entretien avec Marcelino Camacho (avant son arrestation) et de l'histoire

des Commissions. Mais les auteurs reconnaissent aussi les faiblesses d'une opposition divisée et –qui ne le fait pas en Espagne ?– ils parlent de l'Opus Dei toujours avec finesse et recherche de la précision.

- 11 Si nous remontons de cette actualité vers les débuts du siècle, notre attention est attirée par la traduction d'un livre anglais : la biographie de *Franco*, écrite par Brian Crozier. Elle se présente comme l'œuvre d'un libéral repent, partisan de la République espagnole du temps de sa jeunesse et ayant compris plus tard (avec l'aide des hauts fonctionnaires du ministère de l'Information) l'immense valeur de la tâche accomplie par le Caudillo dont il partage –dit-il– la haine du communisme.
- 12 L'auteur se défend de faire une apologie. Il dit aussi : « J'ai une formation de journaliste, non d'historien, mais pour ce livre j'ai usé de méthodes d'historien et de journaliste », formidable ambition dont la réussite reste problématique. Le livre a une première partie qui va jusqu'au déclenchement de la Guerre civile ; puis c'est la Guerre civile et la Guerre mondiale, cette dernière partie étant la plus importante. Les quelque cent pages qui vont de « la paix espagnole » à la fin du livre, tournent à la propagande, sans fondement sérieux, sans étude des sources ni des structures.
- 13 Ce livre n'apporte rien de nouveau non plus en ce qui concerne la biographie du général Franco avant 1936. Cependant on voit dès le début le dessein de l'auteur : opposer son héros aux phalangistes qui eux seraient des « vrais fascistes ». Toute la thèse cachée du livre est celle-ci : le vainqueur de la Guerre civile, n'a jamais été un fasciste ; il a toujours sapé le terrain de la Phalange, il a « roulé » Hitler et Mussolini pendant la guerre, il a été un ami de l'Angleterre... Il reconnaît pourtant que ses idées vers 1939 « étaient totalitaires » et « qu'il crut à la victoire des nazis jusqu'en 1942 ».
- 14 Le livre, à côté de faits très connus et même de banalités, comprend des pages de grand intérêt. Par exemple en ce qui concerne la correspondance du duc d'Albe, ambassadeur d'Espagne à Londres avec son gouvernement, que l'auteur a pu consulter. On peut lire par exemple que le gouvernement anglais ne demandait à celui de l'Espagne « que d'interdire aux Allemands le passage sur son territoire ». Paradoxalement, toute la thèse de Max Gallo sur l'aide indirecte ou tacite de l'Angleterre au régime espagnol se trouve confirmée par le livre de Crozier. Ce livre confirme également les excès de la répression au lendemain de la Guerre civile, et le chiffre de 200 000 exécutions de 1939 à 1943, avancé par le professeur Gabriel Jackson. Mais au bout du compte la conclusion de Crozier laisse rêveur : « Paradoxalement, c'est donc l'une des œuvres les plus étonnantes accomplies par Franco que d'avoir brisé le fascisme espagnol » (p. 510).
- 15 C'est un autre esprit qui souffle dans l'œuvre passionnante et passionnée de César M. Lorenzo, *Les anarchistes espagnols et le pouvoir*. Ce phénomène unique dans le monde qu'a connu l'Espagne de 1936 à 1939 avait besoin de son histoire ; la lacune est comblée à merveille par le livre de César M. Lorenzo.
- 16 L'histoire de l'anarchisme espagnol –phénomène de masse et non de groupes minoritaires– comptait déjà les œuvres remarquables de Gerald Brenan et du professeur Eric J. Hobsbawm, et des monographies de grande valeur comme celle d'Albert Balcells sur le syndicalisme catalan de 1916 à 1923 ; mais, en dépit des ouvrages de Peyrats et de Gómez Casas, l'histoire de l'anarcho-syndicalisme dans la Guerre d'Espagne restait à faire. César M. Lorenzo l'a faite, en partisan bien sûr, mais avec un sérieux et une documentation dont il faut lui savoir gré. Son apport restera comme quelque chose d'essentiel pour la connaissance de ce sujet.

- 17 Le livre a une première partie qui est un survol historique d'une soixantaine d'années. Puis la République est proclamée, au moment où les « réformistes » et les extrémistes de la FAI luttent au sein de la CNT, la grande centrale syndicale d'orientation anarcho-syndicaliste comptant sur plus d'un million d'adhérents. C'est la FAI qui l'emporte, et ses hommes déclencheront les « putsch » de 1932, de janvier 1933, de décembre 1933 –qui ont affaibli considérablement la République espagnole. En octobre 1934, seuls les anarchistes asturiens participent au mouvement révolutionnaire, mais en février 1936 la majorité des militants de la CNT sortiront de leur abstentionnisme habituel pour soutenir les candidatures du Front populaire.
- 18 Cependant, l'auteur nous explique que « le congrès de Saragosse (mai 1936) se caractérisera par le triomphe total de la FAI ». C'est dans ces conditions qu'on aborde la partie essentielle du texte, celle de la Guerre d'Espagne. César M. Lorenzo nous mène de la Catalogne dominée par la CNT-FAI à travers le Comité central des Milices, à l'Andalousie des jacqueries paysannes et au Levant. On connaît aussi la situation à Madrid, au Pays basque, dans les Asturies où l'anarcho-syndicalisme est moins fort. Tout cela nous amènera au grand problème de la participation des anarchistes au gouvernement de la République, précédée et presque conditionnée –comme l'auteur l'explique très bien– par l'exercice du pouvoir au sein du gouvernement catalan et des organes de pouvoir de fait – parallèles souvent, « légalisés » parfois par le gouvernement central– dans la presque totalité des régions (seule exception : le Pays basque).
- 19 Les anarchistes sont représentés dans le gouvernement républicain pendant deux périodes ; ils participent au gouvernement Caballero, de novembre 1936 à mai 1937, puis, après un an de retrait, dans le second gouvernement Negrín, de mai 1938 à la fin de la guerre. On comprend facilement que les problèmes découlant de l'exercice du pouvoir d'état devaient entraîner un drame de conscience pour de nombreux anarchistes, en plus d'une grave question de tactique.
- 20 César M. Lorenzo s'appuie sur des rapports, comptes rendus, procès verbaux de réunion, témoignages de personnalités anarcho-syndicalistes, documents dactylographiés, etc., pour nous aider à comprendre la portée de la participation anarchiste au pouvoir. Nous apprenons ainsi que pendant les premiers mois de la guerre, les anarchistes détenaient le pouvoir en Catalogne par le truchement du Comité central des milices, en se servant « comme façade » du gouvernement de la Généralité, « véritable gouvernement de paille ». Le chapitre sur le Conseil d'Aragon est également intéressant ; et encore plus l'étude des organes du pouvoir local, provincial, etc., pendant les premiers mois de la Guerre civile. Je ne parle pas des jugements de valeur, souvent hâtifs, que l'auteur a tendance à faire ; on n'a pas besoin de les partager pour apprécier son apport inestimable.
- 21 C'est à partir des conversations qui précédèrent l'entrée des anarchistes au gouvernement que l'auteur fait tâche d'historien de premier ordre. Les raisons de la participation paraissent être : impossibilité d'une révolution anarchiste, ne pas laisser le pouvoir au « secteur marxiste qui s'en servirait contre les anarchistes » et, naturellement, « le désir que manifestaient les masses populaires de voir se réaliser une véritable union antifasciste ». L'auteur démonte très bien le mécanisme de cette participation au pouvoir des « antiautoritaires » : « elle ne fut pas le résultat d'un reniement idéologique brutal s'apparentant à une trahison mais le dernier degré d'une lente escalade, la consécration d'une collaboration croissante qui, du comité du plus petit village à ces véritables gouvernements qui étaient la Généralité de Catalogne, le Conseil des Asturies... avait provoqué une mutation profonde dans la psychologie des militants, etc., etc. » Les quatre-

vingt dernières pages du livre s'occupent de l'anarcho-syndicalisme après 1939, notamment dans l'exil. Elles intéressent surtout les spécialistes de l'histoire du mouvement ouvrier.

- 22 L'anarchisme est aussi le sujet du beau livre de Jean Bécarud et Gilles Lapouge : *Anarchistes d'Espagne*. C'est une réflexion à la fois historique et littéraire ; les autres auteurs plongent dans l'histoire du xix^e siècle espagnol pour essayer une interprétation du « fait anarchiste ». Il s'agit donc d'un essai historique classique sur le sujet. L'utilisation des textes littéraires se rapportant à l'anarchisme espagnol est d'un très grand intérêt : le Valle-Inclán de *La Corte de los milagros* et de *Baza de espadas* ; le Blasco Ibáñez de *La bodega* ; le Baroja d'*Aurora roja* et, parmi nos contemporains, le Max Aub de *Campo cerrado*, apportent au projet des éclairages de grande qualité.
- 23 La démarche de Bécarud et Lapouge débouche sur l'hypothèse d'un anarchisme qui serait l'expression religieuse d'un peuple. « La sphère religieuse –disent-ils– doit être interrogée si l'on veut donner solution à l'énigme. »
- 24 Certes, il y a dans l'anarchisme espagnol –nous pensons notamment à l'anarchisme des paysans andalous– une tradition de révolte millénaire, soulignée par le professeur Hobsbawm ; il y a des aspects « éthiques » et utopistes, dont on pourrait chercher le rapport avec la conscience religieuse et aussi avec les rêves d'un « âge d'or ».